

KINGDOM



DAS
FRÄULEIN
[KOMPANIE]

Une création d'Anne-Cécile Vandalem / **DAS FRÄULEIN (KOMPANIE)**

Librement inspiré de Braguino de Clément Cogitore

RADIOS

▪ FRANCE CULTURE

« Les Matins d'été » par Chloë Cambreling

Mardi 13 Juillet à 8h36

Invités : Olivier Py et Anne-Cécile Vandalem

▪ FRANCE INTER

« Le 13/14 » par Bruno Duvic avec Stéphane Capron

Jeudi 8 juillet en direct et en public à l'Ecole des orolans à Avignon de 13h20 à 14h

Plateau délocalisé avec Anne-Cécile Vandalem et Caroline Guiela Nguyen et la diffusion des interviews enregistrées de Tiago Rodrigues et d'Olivier Py

Et reportage de Sara Ghibodeau sur les mesures sanitaires

« Le masque et la plume à Avignon » par Jérôme Garcin

Dimanche 11 juillet de 20h à 21h, enregistré en public de la Cour du Cloître Saint-Louis

Débat critique avec Armelle Héliot (Le Quotidien du médecin), Vincent Josse (France Inter), Jacques Nerson (L'Obs), Fabienne Darge (Le Monde) et Fabienne Pascaud (Télérama) autour de *La Cerisaie*, *Entre chien et loup*, *Hamlet à l'impératif !*, *Fraternité*, *Kingdom* et *Liebestod*. Conseils des critiques en fin d'émission : Fabienne Darge recommande *Des Territoires* et *Pinocchio(live)#2*, Fabienne Pascaud Royan et Armelle Héliot *Bouger les lignes*

▪ FRANCE INFO

Sujets culture dans les journaux par Thierry Fiorile

Samedi 10 juillet à 7h56 et 14h51

Reportage sur *Kingdom* avec l'interview d'Anne-Cécile Vandalem

▪ RFI

« De vive(s) voix » par Pascal Paradou

Émission du 12 au 22 juillet en direct de l'Hôtel d'Europe de 15h30 à 16h

Mercredi 14 juillet

Invités : Laurent Caron et Pauline Ringeade

▪ NOSTALGIE VAUCLUSE

Sujets culture par Sébastien Iulianella

Mercredi 7 juillet

Reportage sur *Kingdom*

▪ RTBF – LA PREMIERE (Belgique)

« Matin première » par Françoise Baré

Lundi 5 juillet à 7h30

Annnonce générale sur le Festival d'Avignon et la présence des Belges au Festival, avec les explications d'Olivier Py sur son attachement aux créations belges.

« Derrière le rideau » par Régine Dubois

Date à venir

Emission dans les coulisses de *Kingdom*

▪ RADIO SOLEIL

« Jeux de scène » par André Malamut

11 juillet

Sujet sur les spectacles *La Cerisaie*, *Kingdom*

AUDIO WEB

▪ L'ECHO DES PLANCHES

« D'esprits critiques » par Emmanuel Serafini

Dimanche 10 juillet

Emission enregistrée au Musée d'Angladon

Avec Sophie Bauret (Vaucluse Matin), Marie Blanc et Sarah Authesserre (l'écho des planches), Rick Panegy (Rick&Pick) et Raphaël Baptiste (L'Alchimie du Verbe)

Spectacles évoqués : *La Cerisaie*, *Fraternité*, *conte fantastique*, *Entre chien et loup*, *Kingdom*, *Hamlet à l'impératif*, *Lamenta*

Dimanche 11 juillet

Kingdom

Entretien avec Pauline Ringeade, l'assistante à la mise en scène de Anne-Cécile Vandalem, par Raphaël Baptiste

Mardi 13 juillet

« Echo du soir » par Eleonore Kolar, Marie Blanc et Raphael Baptiste

Spectacles évoqués : *Kingdom* et *Y aller voir de plus près*

▪ RTBF PODCAST (Belgique)

Podcast par Tania Markovic

Mercredi 16 juillet

Coulisses d'Avignon : dans les coulisses de *Kingdom* d'Anne-Cécile Vandalem

VIDEO WEB

- **RTBF (Belgique)**

Reportage vidéo web par Tania Markovic

Mercredi 16 juillet

Dans les coulisses de *Kingdom* d'Anne-Cécile Vandalem

QUOTIDIENS



IDEES & DEBATS

FESTIVAL D'AVIGNON



Le Wild East Show d'Anne-Cécile Vandalem

Philippe Chevilley
@pchevilley

Anne-Cécile Vandalem nous promettait la Sibérie, la Taïga, la nature sauvage... C'est bien le « Far East » qu'on découvre sur le plateau installé dans la cour du Lycée Saint-Joseph d'Avignon. Côté jardin, une forêt touffue ; au milieu, une cabane ; côté cour, une palissade... le tout bordé à l'avant-scène par un cours d'eau qui fait un coude vers les coulisses. Il n'y a plus qu'à entrer dans cet intrigant royaume. « Kingdom », nouveau spectacle de l'auteure-metteuse en scène, s'inspire d'un documentaire du plasticien Clément Cogitore. Partant du vécu extrême de deux familles ennemies installées dans ce coin perdu du globe, elle a imaginé une fable épique, existentielle et écolo qui tient en haleine comme un thriller 1 h 30 durant.

L'artiste belge avait prouvé avec ses deux précédents opus, « Tristesses » et « Arctique », qu'elle savait raconter une histoire, avec tous ses méandres. Le troisième volet de sa trilogie épate encore davantage. « Kingdom » nous révèle par petites touches la rivalité des deux familles voisines et cousines, mêle habilement l'action et l'introspection, pousse l'hyperréalisme jusqu'à l'onirisme et au fantastique. Le spectacle utilise intelligemment la vidéo pour les gros plans et les intérieurs de la maison avec un alibi imparable : dès la première scène, nos héros

Kingdom
d'Anne-Cécile Vandalem
Cour du lycée Saint-Joseph, à Avignon,
festival.avignon.com,
jusqu'au 14 juillet (1 h 40).
Tournée à la rentrée.

ont accueilli une équipe de cinéma venue filmer leur « royaume ».

L'inquiétude naît des lumières en clair-obscur, des percussions tribales jouées en fond de scène et du jeu fiévreux des acteurs,

pour moitié des enfants. Même les deux gros chiens convoqués sur le plateau ont l'air nerveux. L'anxiété croissante tient en partie au fait qu'on ne voit jamais la seconde famille, objet de tous les fantasmes. Très vite plane une autre menace : l'avidité des braconniers venus de Moscou en hélicoptère, avec lesquels les cousins ennemis ont fait affaire. Ces « bandits » sont à même de réduire à néant le projet animiste de la petite tribu et de mettre en danger l'équilibre naturel de la Taïga.

La révolte des enfants

On peut suivre ce spectacle comme un film ou une série d'action à suspense, en goûter le rythme et les rebondissements. Mais ce qui frappe à la longue, c'est le don d'Anne-Cécile Vandalem pour mettre en scène les grandes questions de notre temps sous forme de saga addictive. « Kingdom » met en relief avec acuité la destruction inéluctable de l'écosystème, les mirages du retour à la nature, l'impossible paix entre les hommes, même sur un terrain vierge. Avec, in fine, une petite lueur d'espoir : la révolte des enfants qui en ont assez qu'on brûle leurs rêves et qu'on leur vole le monde. ■



CULTURE

L'utopie brisée d'une communauté dans la taïga

« Kingdom », d'Anne-Cécile Vandalem, restera dans les annales de la 75^e édition d'Avignon

AVIGNON - envoyée spéciale

Un soir à Avignon, dans la cour du lycée Saint-Joseph. Il est bientôt 22 heures, les spectateurs, couverts – le mistral est de la partie –, prennent place face à un décor qui d'emblée les emmène ailleurs : dans la taïga. Des arbres, une maison en bois, une rivière occupent le plateau comme un paysage. La nuit tombe, et le ciel d'Avignon rejoint celui du lointain sans fin des forêts « hors d'Europe », comme dit le patriarche de la famille de *Kingdom*, la pièce écrite et mise en scène par Anne-Cécile Vandalem, qui restera dans les annales de la 75^e édition du Festival.

Anne-Cécile Vandalem a 42 ans et elle est belge. En 2016, elle a présenté à Avignon *Tristesse*, premier volet d'une trilogie qui s'est poursuivie avec *Arctique*, en 2018, toujours à Avignon, et s'achève avec *Kingdom*. Dans ces trois pièces, il est question de

petites communautés repliées sur elles-mêmes et confrontées à leur survie. Des communautés du Nord, sur une île du Danemark (*Tristesse*), sur la mer glaciale entre le Danemark et le Groenland (*Arctique*), et en Sibérie orientale pour *Kingdom*.

Ce dernier volet doit beaucoup à Clément Cogitore : Anne-Cécile Vandalem s'est inspirée de *Braquino*, le magnifique documentaire qu'il a réalisé sur une famille de vieux-croyants qui se sont extraits du monde pour vivre leur foi, comme la famille d'Agafia dans le récit culte de Vassili Peskov, *Ermîtes dans la taïga* (Actes Sud, 1992). Ceux qui ont vu le film de Cogitore (sorti en 2017) reconnaissent aussitôt la source de *Kingdom*. Anne-Cécile Vandalem la revendique, mais elle se l'approprie de la plus belle manière ; en lui donnant les habits d'un théâtre à la fois précis et rêveur, naturaliste et onirique, profond et inquiétant, comme la forêt.

La forêt, alliée et ennemie

Cette forêt n'a rien d'un refuge écologique. C'est une alliée et une ennemie pour ceux qui ont choisi d'y vivre. Elle leur donne le bois, les plantes et les animaux, elle les protège et les nourrit. Elle leur prend aussi des vies quand les hivers sont trop froids ou les ours trop près. Ils la respectent et la redoutent, ils en meurent et en vivent. Mais, surtout, ils vivent entre eux.

Dans *Kingdom*, ce ne sont pas des vieux-croyants, mais des animistes. Trois générations d'une famille, dont les plus jeunes ont

pour seule référence leurs aînés. Et leurs cousins, qui vivent de l'autre côté de la barrière. Ils étaient proches, vivaient ensemble. Ils se sont éloignés, détestés, et maintenant ils se haïssent. La barrière entre eux, c'est le mur de l'utopie brisée. Ils s'épient de chaque côté, se voient vieillir, et les enfants grandir. Que deviendront-ils, ces enfants qui n'ont



connu que le monde de la taïga, et le seul univers de la famille? Ils ont l'âge qu'avaient leurs parents quand ils sont arrivés.

Anne-Cécile Vandalem est très sensible à la question des enfants. Elle en a plus d'une fois mis en scène dans ses pièces. Dans *Kingdom*, ils sont quatre. La plupart du temps, la présence d'enfants sur un plateau pose problème : on ne voit qu'eux. Là, ils attirent évidemment le regard, mais ils sont

si naturels qu'ils font partie de l'ensemble. Car tout est naturel, comme par magie, dans cette mise en scène. Les deux chiens aussi, qui vont et viennent, alertent quand une menace rôde de l'autre côté de la barrière.

Toujours baigné d'une lumière crépusculaire née des arbres, le ciel semble inaccessible. Il faut que les hélicoptères des braconniers le traversent pour que les regards se tournent vers lui. Ces regards, une caméra les filme en direct : Anne-Cécile Vandalem imagine qu'une équipe de télévision est venue faire un reportage sur la famille. Mais, comme dans le documentaire de Clément Cogitore, la famille a posé une condition : ne pas aller de l'autre côté, chez les cousins ennemis. Il n'y a donc qu'une version de l'histoire, des origines à la haine. Mais il y a tant

de questions, jamais appuyées, mais posées par le simple déroulement du temps et des jours : sur l'égoïsme et l'utopie, l'amour et la survie, la famille et la mort.

L'œil de la caméra nous fait entrer à l'intérieur de la pauvre maison de bois, mais décorée de jolis rideaux, où ils s'entassent les uns

sur les autres. Elle pointe les regards, fous, rageurs et fatalistes des aînés, rieurs, inquiets et joueurs des enfants. Elle montre l'amour et la peur, la servitude et la liberté, la tendresse et la férocité. Peut-on seulement les comprendre, ces êtres qui vivent

hors du temps, sinon le leur? On peut en tout cas les approcher. Ils jouent comme des rois sur leur lande, ils sont magnifiques. ■

BRIGITTE SALINO

Kingdom, d'Anne-Cécile Vandalem. Avec Arnaud Botman, Laurent Caron, Philippe Grand'Henry, Epona Guillaume, Zoé Kovacs. Cour du lycée Saint-Joseph, jusqu'au 14 juillet, à 22 heures. Tél. : 04-90-14-14-14. De 10 € à 30 €. *La trilogie* d'Anne-Cécile Vandalem est publiée par Actes Sud-Papiers (184 p., 18 €).

**L'autrice s'est
inspirée
de « Braguino »,
de Clément
Cogitore, sur une
famille qui
s'est extraite
du monde pour
vivre sa foi**



« Kingdom », d'Anne-Cécile Vandalem, au Festival d'Avignon, en juillet. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



AVIGNON/

«Kingdom», la pluie et le bon temps

Le dernier opus de la trilogie de la Liégeoise Anne-Cécile Vandalem a été joué malgré les torrents d'eau et l'installation très électrifiée du plateau, magnifiant miraculeusement le décor.

Et les éléments? Comment influent-ils sur les spectacles? Comment les interprètes les déjouent, les bravent, s'en servent? Et les spectateurs? Comment incluent-ils un torrent d'eau qui se déverse sur leur crâne dans le fil de ce qu'ils perçoivent? On était bien obligée de se poser ces questions mardi sous une pluie battante à 21 heures, 22 heures, 22h30, rendant très improbable la pratique de tous les plateaux en extérieur, qui font le bonheur du festival, la nuit. Ça va jouer? Ou ça ne va pas jouer?

Les publics d'Avignon ont ceci de particulier qu'ils peuvent rester une bonne heure sous l'orage sans aucune information sur ce qui va advenir. Ce sont des héros. Des héros à essorer, de tout âge, immobiles dans des files d'attente et face à un personnel d'ordre à l'abri mais inflexible sur le respect des consignes sanitaires («remettez votre masque troué en charpie») et un peu moins regardant à propos de la distan-

ciation sociale, entassant les gens comme les enfants le sable dans des seaux. Les enfants, justement, sont au centre de *Kingdom*, le dernier opus de la trilogie de la Liégeoise Anne-Cécile Vandalem, qui avait provoqué l'enthousiasme en 2016 avec *Tristesses*, le premier volet.

En live. «Kingdom, ça ne jouera pas. Il y a des enfants qui contractuellement ne peuvent pas être sur scène après minuit», pronostique une spectatrice bien informée. Eh bien, ça a joué. Les contrats ont peut-être été revus in extremis. Ou le spectacle un peu coupé ou interprété plus vite. Et ça a joué malgré l'installation très électrifiée du plateau. Comme dans *Entre chien et loup* de Christiane Jatahy (*lire ci-contre*), la pièce prend son origine dans un film, en l'occurrence *Braguino* de Clément Cogitore. Et comme *Entre chien et loup*, un documentaire se tourne en live sur le plateau, il s'agit, dixit la metteuse en scène

dans le dossier de presse, *«d'observer comment dans un avenir incertain le passé peut constituer une manière de réinventer le futur»*. En clair : comment, en supprimant un certain nombre d'ingrédients de la vie moderne, on réduit l'anthropocène. C'est donc l'histoire vraie de deux familles qui ont choisi de vivre avec la nature, au plus loin de leurs contemporains. Expérience faussée car écrite d'avance contrairement au documentaire ?

Cabanon. Mais il y a la pluie qui change le cours (d'eau) et offre un surcroît de crédibilité au décor naturaliste: une plage trempée, une vraie rivière, un arbre feuillu, les deux cabanons. Il semble tout à fait réaliste, sinon logique étant donné les intempéries, que les personnages s'y réfugient, laissant alors le plateau désert. Pas tout à fait vide néanmoins. Un chien-loup s'ébroue tandis qu'un parapluie malencontreux fait de même déversant une douche dans un cou.

Un musicien installé au fin fond d'une végétation accentuée les bruits naturels, la frontière scène-salle s'abolit en douceur. Des spectateurs sortent rejoindre leur propre cabanon, ils aimeraient voir la suite du spectacle le lendemain et être remboursés. «*Pas pour l'instant*», répond la billetterie. Et la *Cerisaie*? La *Cerisaie* a joué aussi. On a croisé plusieurs acteurs radieux le lendemain qui nous ont tous fait le même récit: «*Quand on a compris que des gens attendaient sous le déluge depuis trois quarts d'heure, on est entrés sur scène gonflés à bloc. Toutes les petites raideurs se sont évaporées. Ça a été extrêmement joyeux.*» La pluie avait lavé le trac.

A.D. (à Avignon)

KINGDOM d'ANNE-CÉCILE VANDALEM
dans la cour du lycée Saint-Joseph
jusqu'au 14 juillet, puis grande tournée.



La pièce *Kingdom* s'inspire aussi d'un film. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Culture & Savoirs

FESTIVAL D'AVIGNON

Au royaume des illusions perdues

Avec *Kingdom*, la metteuse en scène Anne-Cécile Vandalem clôt sa trilogie qui questionne le devenir de notre humanité. Un dernier opus énigmatique...

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Il était une fois. Ainsi commence cette histoire. Il était une fois, donc, une famille, le père, la mère et les trois fils, qui décida un jour de tout plaquer pour se réfugier loin de toute civilisation, quelque part dans la taïga sibérienne. Autour d'eux, rien. Des forêts de bouleaux à perte de vue, une rivière, des ours. La neige et le froid en hiver. Les baies sauvages de Sibérie l'été... De ce qu'ils faisaient avant, nous ne saurons rien. Ils vivent en autarcie, en totale immersion jusqu'à l'arrivée d'une équipe de cinéma qui, ayant eu vent de leur existence, est venue les filmer. Désormais, la famille s'est agrandie. Il y a les enfants des enfants, puis des absents. Les langues vont se délier face caméra, façon confessionnal. Et l'on comprend que la mère est morte de froid peu après leur arrivée. Qu'un des fils s'est pendu. Qu'un autre a disparu. Très vite, le décor de carte postale – une petite maison charmante dans les bois – va révéler les failles cruelles de cette expérience. Soudain, on entend des hélicoptères tourner dans le ciel. Ils transportent des chasseurs d'ours, des braconniers. Leur safari est organisé par une autre famille qui vit de l'autre côté d'une barrière érigée à la va-vite. Pourquoi ces deux familles, dont on comprendra qu'elles font partie du même clan, se haïssent-elles à ce point, brisant net cette harmonie à laquelle tous aspiraient ?

Jalousie, rancœurs, secrets de famille...

On dit souvent que la nature reprend ses droits. La nature humaine aussi, semble nous suggérer Anne-Cécile Vandalem, qui après les deux premiers volets, *Tristesses* et *Arctique*, de sa trilogie entamée en 2016 poursuit son questionnement sur ce face-à-face entre les hommes et l'environnement.

Comme si le cadre de la nature, idyllique et hostile à la fois, ne suffisait pas à contenir, effacer les sentiments, bons ou mauvais, surtout « mauvais » : jalousie, rancœurs, secrets de famille... Tout explose, ici, sous l'œil d'une caméra dont la seule présence va briser les silences et les non-dits. La quête d'un éden fantasmé ne résistera pas aux assauts des relations humaines, ambiguës, complexes, imprévisibles. Les adultes y sont pour beaucoup, qui, consciemment ou inconsciemment, transmettent le poids des secrets. Mais les enfants, des plus jeunes aux plus grands, vont rompre cet engrenage fatal. Loin du monde « moderne », les enfants – jusqu'ici bercés d'histoires qui travestissaient la réalité – vont détricoter le scénario écrit à l'avance par le père.

Dans une scénographie toujours aussi soignée

– le paysage sibérien est reconstitué à la feuille de bouleau près –, la vidéo utilisée introspectivement dévoilant les intérieurs de la maison comme l'intimité des personnages, Anne-Cécile Vandalem tisse une fable énigmatique qui interroge le « faire communauté » ainsi que le rapport qu'entretiennent les hommes à la nature dans un monde où la question de la survie de notre humanité est désormais à l'ordre du jour. Mais encore ? On ne saisit pas bien où elle situe l'enjeu : s'agit-il de tout quitter pour recommencer, par petits groupes, l'histoire du paradis, des premiers hommes ? Ou de provoquer une réflexion sur l'impossible cohabitation entre l'homme et la nature ? Certes, les enfants rompent tout sentiment de fatalité. Pour autant, peut-on envisager l'avenir en se délestant du passé ?

MARIE-JOSÉE SIRACH

Jusqu'au 14 juillet, cour du lycée Saint-Joseph. Tournée de septembre 2021 à avril 2022 : Liège, Bruxelles, Lille, Angers, Lorient, Namur, Le Havre, Lyon, Berlin, Évreux...



Avignon: un royaume à l'épreuve du temps et des secrets

Avec « Kingdom », Anne-Cécile Vandalem clôt sa trilogie sur des communautés à l'écart du monde mais toujours soumises aux passions humaines.



Un récit captivant tenant du documentaire réaliste autant que du conte fantastique. -
Christophe Engels



Par [Jean-Marie Wynants](#)

Chef adjoint au service Culture Le 7/07/2021 à 14:07

ENVOYÉ SPÉCIAL À AVIGNON

Is vivent tout là-bas, au fin fond de la taïga sibérienne, dans un petit royaume qu'ils ont construit de leurs mains, en harmonie avec la nature. C'est Philippe, le patriarche, qui a un jour décidé de quitter l'Europe où il ne supportait plus sa vie.



Alors, il est parti loin de tout avec son épouse, Lisa, et ses trois fils. Au fil du temps, la famille s'est agrandie et a perdu certains de ses membres. Lisa est morte des suites d'une maladie qu'elle avait « apportée » d'Europe. Un des fils est mort lui aussi, après avoir perdu un œil dans une bagarre avec les voisins. On le surnommait Sioux et on raconte que son œil continue à veiller sur la petite communauté. Son frère Alexis a eu deux enfants tandis que Laurent et Zoé ont donné naissance à une ribambelle de blondinets.

Sur le plateau de la Cour du Lycée Saint-Joseph, nous découvrons ce royaume constitué de quelques baraques en bois au milieu de la forêt. A l'avant-scène coule une rivière. Incroyablement réaliste, cette scénographie magique du duo Ruimtevaarders, déjà présent sur les précédents spectacles d'Anne-Cécile Vandalem, nous permet d'entrer au cœur de ce royaume. Un petit monde dont nous allons découvrir tous les recoins grâce à l'arrivée en hélicoptère de deux documentaristes qui vont filmer la vie de cette communauté, son quotidien, ses jeux, ses chiens qui courent partout, ses souvenirs, ses rites étranges et poétiques. C'est d'abord la voix rocailleuse du patriarche qui raconte le passé, l'arrivée sur place, la découverte de la vie en pleine nature, l'adaptation à ce nouveau monde. Laurent raconte lui aussi leur vie quotidienne tandis que les enfants courent en tous sens, jouent dans la forêt, se serrent les uns contre les autres pour dormir autour de Zoé.

Les deux caméras suivent les différents protagonistes, se glissent à l'intérieur des cabanes nous faisant voir l'intimité de la famille, suivent les expéditions en forêt, captent les récits des uns et des autres. Petit à petit, on découvre ainsi que tout n'est pas simple dans ce royaume. La vie peut y être dure et la nature impitoyable. Mais on découvre surtout l'existence d'une autre famille que l'on ne verra jamais. Ici, on les appelle les voisins et une longue barrière en bois indique la limite des deux territoires.

Ici, au milieu de nulle part, malgré la volonté de créer un autre monde, les jalousies, les peurs, les accusations ont surgi, comme partout ailleurs. Et le conflit qui oppose les deux familles semble arrivé à un point de non-retour...

La fin d'un rêve

Avec *Kingdom*, Anne-Cécile Vandalem clôt sa trilogie commencée avec *Tristesses* et *Arctique* en se focalisant sur la vie de petites communautés à l'écart du monde. Elle y montre à la fois le besoin d'une autre vie, l'utopie réalisée du retour à la nature et le basculement dans le conflit qui semble inhérent à toute communauté humaine. Entre théâtre et cinéma live, *Kingdom* nous entraîne dans un monde où la poésie et le rêve se fracassent sur le réel. Des secrets sont petit à petit révélés, des frontières sont franchies, des manières de vivre s'opposent, la jeune génération porte sans le savoir le poids des erreurs passées et se heurte aux règles édictées par les anciens...

LIRE AUSSI [Tiago Rodrigues sera le prochain directeur du Festival d'Avignon](#)



Histoire éternelle, à la fois intime et universelle, qu'Anne Cécile Vandalem nous raconte comme dans un conte fantastique, un rêve virant au cauchemar, porté par la musique en direct de Pierre Kissling et Vincent Cahay. Un rêve à la conclusion inévitable où les images s'effacent devant le récit halluciné de Laurent racontant en direct l'affrontement final. Le royaume est voué à disparaître ne laissant que la trace de son histoire magistralement interprétée par Philippe Grandhenry en patriarche, Laurent Caron et Zoé Kovacs en parents aimants mais déstabilisés, Epona Guillaume en adolescente rebelle refusant la haine entre les deux familles, Arnaud Botman, jeune homme bouleversé par la disparition de son père, et une ribambelle d'enfants d'un naturel hallucinant.

HEBDOMADAIRES



La metteuse en scène belge **Anne-Cécile Vandalem** signe le dernier volet d'une trilogie dystopique. Adapté d'un documentaire de l'artiste Clément Cogitore sur l'échec cuisant d'une utopie, *Kingdom* bascule dans un polar nordique à l'atmosphère inquiétante et addictive. Texte Igor Hansen-Løve



LEUR ROYAUME POUR UNE DISPUTE



FABRIQUE DE LA CRÉATION

Le plateau a des allures de jardin d'Éden. Sur le devant de la scène, une barque posée sur une petite rivière. Derrière, une forêt de bouleaux jouxte une coquette maison en bois. C'est le début du spectacle. Cinq enfants, blond-es comme les blés, font irruption sur les planches, dansant et chantant au rythme d'une ritournelle entraînante... On se croirait presque dans le clip d'un groupe de folk scandinave. Ensuite, un homme d'une quarantaine d'années, le visage buriné par le soleil, va nous expliquer pourquoi, avec sa famille, il a déménagé dans la forêt, à mille lieues d'une société vénale détraquée par le capitalisme. On aimerait être à sa place, vraiment. Sauf, bien sûr, si l'on connaît un peu le travail d'Anne-Cécile Vandalem. En général, les pièces de la metteuse en scène belge se terminent mal... voire très mal (dépressions, bains de sang, suicides...). Et sans divulguer l'intrigue, précisons tout de même que celle-ci ne déroge pas à la règle. *Kingdom* traite, selon les mots de l'artiste, "du monde que nous laissons à nos enfants et de toutes les promesses de progrès que nous leur avons faites sans réussir à les tenir". Il s'agit de la dernière partie d'une trilogie consacrée "aux grands échecs de l'humanité", après *Tristesses* (2016), sur la montée de l'extrême droite en Europe, puis *Arctique* (2018), sur les conséquences du réchauffement climatique. Ces deux spectacles dystopiques, à la lisière du théâtre et du cinéma, ont été programmés au Festival d'Avignon.

Pour la première fois, *Kingdom* n'est pas une idée originale d'Anne-Cécile Vandalem, mais une adaptation libre d'un documentaire, intitulé *Braguino*, de Clément Cogitore. En 2016, l'artiste contemporain rend compte d'une expérience étonnante, en Sibérie, où, au milieu de la taïga, à plus de sept cents kilomètres du premier village, deux familles de Russes orthodoxes, les Braguine et les Kiline, décident de fonder une société nouvelle pour vivre en paix avec la nature. Mais, rapidement, le projet tourne au vinaigre. Et quand Clément Cogitore prend contact avec la communauté, une imposante barrière en bois sépare les deux familles. L'artiste français tente alors de comprendre pourquoi, au fil de longues interviews et de témoignages. "C'est l'échec cuisant d'une utopie, commente Anne-Cécile Vandalem. Clément Cogitore a eu la bonne idée de se focaliser sur les enfants de ces familles, qui doivent composer avec un conflit ancestral qu'ils ne comprennent pas." Anne-Cécile Vandalem s'approprie le récit, déplace la temporalité de l'action dans un futur proche, change l'origine des personnages (ce ne sont plus des Russes, mais des Européen-nes), accroît l'intensité des conflits et noircit le dénouement de l'intrigue. "J'imagine toujours le pire de ce qui peut arriver, je n'y peux rien,

"Cette pièce traite du monde que nous laissons à nos enfants, et de toutes les promesses de progrès que nous leur avons faites sans réussir à les tenir."

ANNE-CÉCILE
VANDALEM

s'amuse-t-elle. C'est en ce sens-là que mes pièces sont dystopiques. Mais, au fond, est-ce que toutes les tragédies ne sont pas des dystopies ?" On pourrait en débattre, bien sûr. En attendant, le style de la pièce, lui, lorgne toujours du côté du polar, à l'instar de ses deux derniers spectacles. Grâce à la vidéo filmée en direct – en particulier l'utilisation délicate du gros plan –, une bande-son extrêmement travaillée et à cause des multiples passions tristes qui traversent la pièce, l'artiste belge parvient à créer une atmosphère à la fois inquiétante et addictive, glauque mais confortable; comme dans les policiers nordiques actuels.

Vendredi 28 mai, lors des répétitions au Théâtre national Wallonie-Bruxelles, la journée est consacrée aux scènes des enfants, qui, pour la première fois dans un spectacle d'Anne-Cécile Vandalem, tiennent les premiers rôles. La moyenne d'âge n'excède pas 12 ans. Il-elles sont une dizaine sur scène, réunies en deux équipes afin de pouvoir jouer en alternance lors des représentations. Toutes les scènes sont donc répétées et calées avec les deux groupes, l'un après l'autre. Vu des gradins, l'exercice s'apparente à un véritable casse-tête, à mi-chemin entre la mise en scène d'une pièce de théâtre professionnelle et l'animation d'un centre de loisirs. Mais les enfants, encadrés par plusieurs assistant-es, jouent tous remarquablement bien. "Ils obligent à travailler de façon très simple et très concrète, poursuit Anne-Cécile Vandalem. La grande difficulté consiste plutôt à les immerger dans l'univers de la pièce. Pour y parvenir, nous avons passé de longues journées à les faire improviser, afin que leurs personnages deviennent une seconde nature." Cinq heures plus tard, l'équipe n'a répété qu'une petite dizaine de minutes de spectacle. "Ne vous inquiétez pas, termine la metteuse en scène, on va y arriver." On n'en doutait pas une seule seconde.

Kingdom texte et mise en scène Anne-Cécile Vandalem, cour du lycée Saint-Joseph, du 6 au 14 juillet à 22 h (relâche le 11 juillet)



► 1 juillet 2021 - N°02 - Avignon



Entre chien
et loup, d'après
Dogville de
Lars von Trier,
mise en scène
Christiane Jatahy.

PROGRAMME

BOUGER LES LIGNES - HISTOIRES DE CARTES

Texte Nicolas Doutey, mise en scène Bérangère Vantusso, mise en peinture Paul Cox

Théâtre-Jeune public Des tablettes sumériennes aux voix numériques de nos GPS, Bérangère Vantusso questionne les rapports entre les cartes et le territoire. Avec *Bouger les lignes*, elle réunit quatre guides pour explorer les mille et une façons de se repérer dans le paysage. L'occasion de ne plus jamais perdre le nord, en se laissant orienter par les comédien-nés professionnel-les en situation de handicap mental de la compagnie de l'Oiseau-Mouche. **Chapelle des Pénitents Blancs, du 6 au 9 juillet à 11h et 15h, pour les enfants à partir de 10 ans**

ENTRE CHIEN ET LOUP

D'après *Dogville* de Lars von Trier, adaptation, mise en scène et réalisation filmique Christiane Jatahy

Théâtre Prenant l'œuvre de Lars von Trier comme point de départ, la metteuse en scène brésilienne s'interroge sur les rapports de soumission imposés à l'héroïne du film par la population qui l'accueille. En écho à une situation politique qui oppose les diverses communautés dans son pays depuis l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, Christiane Jatahy milite pour une issue alternative à la fable afin d'éviter l'hypothèse du bain de sang final de *Dogville*, synonyme, à l'échelle d'une nation, de guerre civile.

Lire p. 56.

L'Autre Scène du Grand Avignon - Vedène, du 5 au 12 juillet à 15h (relâche le 7 juillet), spectacle en français surtitré en anglais

LA CERISAIE

D'Anton Tchekhov, mise en scène Tiago Rodrigues

Théâtre Pour Tiago Rodrigues, la pièce pointe un basculement de l'histoire, celui de la fin du servage qui ouvre à chacune les possibilités d'une ascension sociale en toute liberté. C'est un groupe humain en crise que le dramaturge russe réunit autour de Lioubov, une aristocrate extravagante et lunaire qui retarde sans cesse le moment de prendre la décision de dilapider son héritage familial. Pour sa première collaboration avec le metteur en scène portugais, Isabelle Huppert incarne le rôle de cette cheffe de clan hors norme dans ce rendez-vous sur la scène mythique du festival. **Lire p. 10.** **Cour d'honneur du Palais des Papes, du 5 au 17 juillet à 22h (relâche les 7 et 13 juillet)**

PROCHE

Grégoire Korganow

Exposition Photographe et réalisateur, Grégoire Korganow présente, en trois temps, ses travaux autour de l'univers carcéral. Il documente la sortie des parloirs avec sa série *L'instant d'après*, s'intéresse à l'environnement proche des prisons dans *Périphéries* ou rend compte de l'importance des liens épistolaires pour qui est privé de liberté dans *Mon rêve familial*. **Église des Célestins, du 5 au 24 juillet de 11h à 18h (relâche les 11, 15 et 18 juillet), entrée libre**

OUTREMONDE

Conception, mise en scène et exposition Théo Mercier

Exposition-Indiscipline L'artiste aime à tisser des liens entre ses créations plastiques et le spectacle vivant en couplant une exposition sculpturale et une performance en live. Occupant les sous-sols de la Collection Lambert avec *OUTREMONDE*, Théo Mercier s'amuse des mises en tension entre le paysage d'une statuaire envahie par les sables et les présences humaines qui l'habitent. Un enfant et quatre performeur-euses partagent avec nous les mythes et les tabous de ce monde postapocalyptique.

Lire p. 14.

Collection Lambert, exposition du 5 au 25 juillet de 11h à 19h, spectacle du 10 au 20 juillet à 19h et 21h (relâche le 15 juillet)

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Cinéma-Rencontres

Rencontre et dialogue entre cinéma et spectacle vivant, les *Territoires cinématographiques* proposent la découverte d'un hors-champ de la scène sur grand écran. À voir ou à revoir, et à titre d'exemple...

The New Gospel de Milo Rau, le 7 juillet à 14h et le 8 juillet à 11h en présence du réalisateur. *Braguino* de Clément Cogitore suivi d'une rencontre avec Anne-Cécile Vandalem, le 9 juillet à 14h. *A Falta que nos move* de Christiane Jatahy, le 11 juillet à 11h en présence de la réalisatrice. *Le Sorelle Macabuso* d'Emma Dante, le 21 juillet à 11h en présence de la réalisatrice et *Palermo* d'Emma Dante, le 21 juillet à 14h.

Utopia-Manutention, projections du 7 au 25 juillet



► 30 juin 2021 - N°3279 - Suppl.





L'AVENIR VU DEPUIS AVIGNON

*Penser le futur pour éviter
qu'il adviennne, tel est
le paradoxe de la dystopie.*

Ce 75^e Festival d'Avignon est-il celui des lanceurs d'alerte? Au programme de la manifestation, plusieurs projets tirent la sonnette d'alarme d'un monde qui dérape. Dans l'un, une partie de l'humanité est rayée de la surface de la terre après un cataclysme; dans l'autre, une famille se révèle incapable de survivre dans un pays sauvage; dans le dernier, le jour triomphe d'une nuit appelée à s'effacer... Les artistes présents imaginent des lendemains tourmentés. À trop avoir malmené la planète, piétiné les droits des plus faibles, tourné le dos aux valeurs humanistes, l'homme doit désormais payer. L'avenir ne se drape pas de rose. Pire: il se heurte au présent. La science-fiction est à nos portes et, avec elle, son lot d'utopies avortées et de remèdes à trouver pour échapper, tant qu'il est encore temps, à la sinistrose qui guette.

George Orwell, auteur emblématique de 1984, célèbre dystopie décrivant une société pervertie par la modernité, serait en terrain connu s'il se rendait dans la Cité des papes. Reprenant son flambeau, les histoires proposées par les metteurs en scène font surgir des univers meurtris où se débattent des communautés menacées. Leurs récits, toutefois, refusent le défaitisme et incitent au sursaut des consciences. Avec *Kingdom*, l'autrice et metteuse en scène belge Anne-Cécile Vandalem clôt une trilogie dont les précédents opus (*Tristesses* et *Arctique*) plaçaient les protagonistes face à leurs contradictions éthiques, politiques ou écologiques. *Kingdom* projette parents et enfants aux confins de la taïga sibérienne. Incapables de changer leur relation à l'autre et à la nature, ils y échouent à créer un idéal de vie. La fiction « se situe dans un interstice entre monde actuel et à venir »: pour Anne-Cécile Vandalem, « la crise du Covid a mis en lumière la question de la domination de l'humain »

Kingdom, texte et mise en scène d'Anne-Cécile Vandalem.



» sur la nature. Il s'agit urgemment de réfléchir le rapport de l'homme avec le vivant. » Quitte à inquiéter les spectateurs : « Le théâtre n'a pas un rôle de consolation. » L'artiste n'est pas pessimiste mais lucide. Pour elle, anticiper la tragédie n'atteste pas d'une impuissance. Au contraire : « La dystopie donne forme à la pire version de ce qui pourrait advenir, ce qui est aussi une façon de puiser dans la fiction les forces pour détourner le cours des choses. »

Nécessité de faire réfléchir plus que de divertir. Désir de faire bloc quand caracole partout l'individualisme.

Le rêve d'un théâtre exemplaire, dont le propos fédérerait autant de disciples qu'il y a de personnes dans la salle, imprègne cette édition 2021. Besoin, sans doute, de retrouver du sens après une année de fermeture des lieux culturels. Nécessité de faire réfléchir plus que de divertir. Désir de faire bloc quand caracole partout l'individualisme. Avec *Fraternité*, conte fantastique, l'autrice metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen détruit ce qui est pour mieux reconstruire ce qui devrait être. Si sa fable part d'une catastrophe (une moitié de l'humanité disparaît après une éclipse solaire), elle fait le pari d'une résilience collective : « J'avais envie de penser le futur sans l'enfoncer dans des drames sociaux, économiques ou écologiques. Je veux recréer un lien affectif entre nous et cet avenir où les humains sauraient panser leurs blessures. » L'action se déroule dans un centre de soin régi par des règles strictes et soumis à un unique mot d'ordre : l'écoute. Sans naïveté (« mon élan n'est pas de dire : fermons les yeux et tout ira bien ») mais avec détermination, Caroline Guiela Nguyen croise le fer avec les prophètes des apocalypses imminentes. En mélangeant amateurs et professionnels, acteurs français et étrangers, jeunes et vieux, femmes et hommes, elle provoque la rencontre et place à même hauteur d'intérêt tous les récits, d'où qu'ils émanent. Elle cultive une « fraternité qui se préoccupe d'ici, d'hier et de demain, des absents autant que des présents ». Sa langue, universelle, est celle de l'émotion. Si, chez elle, les larmes et les rires en disent plus que les mots, c'est parce que, elle en est convaincue, le théâtre peut encore être le lieu d'une communion des êtres.

Dans les salles, ces lieux particuliers peuplés d'inconnus qui partagent côte à côte une même expérience, les lumières sont restées éteintes trop longtemps, précipitant scènes et gradins dans les ténèbres. De ce noir qui a assailli les théâtres émer-

Fraternité, conte fantastique, mise en scène de Caroline Guiela Nguyen.



LONGS DÉLAIS

SCÈNE DOSSIER AVIGNON

« Je veux montrer comment les enfants reçoivent la violence du monde »

C'est l'une des grandes voix du théâtre narratif qui s'affirme cette année au Festival d'Avignon : **Anne-Cécile Vandalem**, auteure, metteuse en scène, présente *Kingdom*. Rencontre. **PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**

Où sommes-nous ? Quelque part en Sibérie, dans un nulle part où une famille s'est inventée une utopie. S'inspirant de *Braguino*, le film documentaire de Clément Cogitore consacré à une famille installée en Sibérie et coupée de la civilisation, *Kingdom* s'arc-boute sur ce rêve d'une famille qui instaurerait ses propres règles de vie. Or, la scénographie, à mi-chemin du réalisme et de l'allégorie, la caméra qui nous permet de saisir l'inquiétude, le secret qui traverse les visages des uns et des autres, et le silence des enfants qui occupent la scène, affirment peu à peu que le récit de fondation a perdu sens au gré des conflits. Il y a de la *Tempête* dans cette confrontation entre un patriarche qui poursuit son récit, et ses enfants qui en cherchent l'issue, du Prospero dans la douceur paisible de Philippe qui continue à transmettre la fable d'un monde à construire. Ce lien générationnel s'avère la douloureuse question de la pièce : les enfants, pendant longtemps muets, vont peu à peu occuper le centre de la scène, de leurs cris, de leurs nervosités, et bientôt de leur action. Avec cette pièce, Anne-Cécile Vandalem achève une trilogie consacrée au monde d'aujourd'hui : il y a trois ans, *Tristesses* nous plaçait dans un village « modèle » d'extrême-droite, puis dans *Arctique*, sur un bateau fantôme sacrifié aux enjeux pétroliers, et *Kingdom*, donc, dans une forêt sibérienne où, une nouvelle fois, l'isolement révèle la férocité

des hommes. Si l'imprégnation cinématographique demeure, une autre dimension s'affirme dans cette pièce : la dimension mythique. Ainsi la légende de « l'œil de sioux » qui est racontée au début et qui se répercutera tout au long de l'histoire. Il est moins question de parler du présent, que de faire vivre la vulnérabilité des sociétés humaines : de son premier noyau, la famille, à la planète, les deux ne faisant qu'un lors de la scène finale, acmé apocalyptique qui voit littéralement le monde brûler. Par cette pièce, Anne-Cécile Vandalem bascule de l'aventure au tragique. Cette fin de *Kingdom*, d'une oppression sans issue, fait écho aux chœurs de Sophocle qui nous annoncent que les hommes se sont perdus.

Ce titre *Kingdom*, peut sembler d'une douloureuse ironie, lorsqu'on voit votre pièce...

Je l'ai emprunté à un livre de reportage consacré aux villes américaines disparues. J'ai voulu de la même manière travailler cette idée d'un royaume qui a perdu sa magnificence, mais qui en même temps recèle un passé, des trésors à déterrer... D'autre part, ce titre crée un lien avec ce père qui écrit cette histoire, un écrivain qui a quitté l'Europe pour construire ce « royaume » avec ses enfants, qu'il va remplir de tous ses fantasmes, mais qui ne sera finalement jamais atteignable. C'est le « Kingdom », c'est l'inaccessible, c'est la chose et son





impossibilité à le devenir qui tiennent dans ce titre. Le titre m'a donc semblé évident pour désigner cette utopie dont on va raconter les derniers signes, tout en se posant la question de savoir comment les enfants voient ces derniers signes.

Il y a en arrière-fond de la pièce, une histoire de conflit familial, qu'on ne comprend que peu à peu. Pourquoi ce double-fond ?

Pour moi, c'était important d'ancrer le futur dans le passé. Je voulais donc faire un aller-retour entre la question de la subsistance, de la construction de l'avenir, et les choses non résolues du passé.

Les enfants sont au centre de la pièce, mais pendant longtemps, ils ne parlent pas. Que nous dit cette omniprésence muette ?

Lorsque j'ai vu *Braguino*, j'ai été frappée par les enfants : la manière dont ils regardaient la caméra, dont ils ne parlaient pas, m'a comme intimée à écrire la suite, parce que ce sont des questions fondamentales pour moi, le rôle de la caméra, la place du spectateur... Je veux que l'on voie comment ces enfants reçoivent la violence du monde, à travers la manière dont ils écoutent les adultes parler. La première fois que ces enfants s'expriment, c'est pour renvoyer cette violence, autour de la mort de leur chien, ils répètent, « je vais vous tuer, je vais vous défoncer »...

« J'adore les espaces cachés, je cherche à les créer et à les révéler par la caméra »

L'importance de la caméra s'affirme dans votre travail, notamment pour créer cette perspective intérieure, centrale dans vos pièces, non ?

Oui, j'adore les espaces cachés, je cherche donc à les créer, et à les révéler par la caméra. Mais dans ce spectacle-ci, le réalisateur est présent sur scène, ce qui change tout puisqu'il est acquis que l'histoire est racontée par son

biais. Se pose la question dans le spectacle : quel film est-il en train de réaliser ? Même si on suit à la fois le film, et la vie autour qui échappe au film.

Il y a en effet une grande part de l'action qui se joue hors plateau, jusqu'à la scène finale qui ne sera engendrée que par le récit de l'acteur sur scène...Voulez-vous ainsi que la pièce culmine dans le récit ?

Je voulais que cette impression que j'avais éprouvée face à *Braguino*, se reproduise : tout ce qui est hostile, les ours, les braconniers, les hélicoptères, n'est pas montré. Et à la fin de ce spectacle raconté avec des caméras, une mise en scène, des acteurs, tout d'un coup, on s'arrête, et on raconte une scène de guerre. Il n'y a pas meilleur endroit que le théâtre pour faire ça. Je veux que le spectateur vive l'expérience de la force du récit.

La lumière est une nouvelle fois un enjeu fondamental de la mise en scène, comme l'obscurité l'était dans *Arctique*...

Lorsque j'ai discuté avec Clément Cogitore de son film, l'une des premières choses dont il m'a parlé, c'est de la lumière merveilleuse, qui lui est apparue dans cet endroit, après l'enfer de l'obscurité sibérienne. C'est une question difficile la lumière, parce qu'elle pose celle du réalisme, or nous voulions être proches du réel sans être naturalistes. Et il faut savoir que techniquement, à la scène, l'obscurité est toujours plus facile, surtout lorsqu'on utilise des caméras et un écran. Pourtant, les trois pièces ont lieu dans le Nord, en plein été, donc avec très peu de nuit. Mais quand je suis allée au Groenland, en plein été, j'ai expérimenté cette absence de nuit qui engendre un dérèglement, j'ai été complètement désorientée pendant ces nuits sans nuit... J'essaie de recréer cette sensation au plateau.

Que voyez-vous désormais comme lien profond entre *Tristesses*, *Arctique*, et *Kingdom* ?

Au départ, je voulais faire une trilogie sur les grands échecs de l'humanité : la montée de l'extrême droite, notre échec écologique et puis, de manière générale, l'échec de la possibilité de l'avenir. Et puis après, j'ai dérivé...Mais sont des histoires d'histoires. La question est lancée aux spectateurs : que peut-on faire de ces récits reçus ? Je ne veux pas répondre à leur place, mais simplement rappeler ces récits.

KINGDOM

Écrit et mis en scène par Anne-Cécile Vandalem.
Festival d'Avignon, Cour du Lycée Saint-Joseph, du 6 au 14 Juillet.
- *Kingdom*, *Arctique*, *Tristesses* sont publiées aux éditions Actes-Sud-Papiers.

PRESSE ÉTRANGÈRE

Avignon festival returns with dazzling tales of eco-terror and cosmic disaster

Isabelle Huppert stars in a stripped back Cherry Orchard and Von Trier's Dogville gets a magical reimagining at the theatre spectacular



Shapeshifting show ... Adama Diop with Isabelle Huppert in *The Cherry Orchard*. Photograph: Christophe Raynaud de Lage

The Avignon festival, returning from a pandemic interlude for its 2021 edition, offers no easy release to audiences, turning instead to intractable questions of ecocide, incipient fascism and cosmic disorder.

Portuguese director Tiago Rodrigues's *The Cherry Orchard* (★★★★☆) – the opening show, simultaneous with his announcement as incoming festival director from 2023 – falls short in the vast, almost geological Palais des Papes, but in revelatory ways. The bare staging (with acid-bright 1970s costumes) strips away the piece's comic potential. Isabelle Huppert's Liubov is charmless – perhaps not intentionally so – and provides fascinating balance with Adama Diop's excellent, dynamic, nuanced Lopakhine. Both are driven by trauma: she by filial grief, he by recovery from generations of enslavement. This wounded pair drive the destruction of the orchard, which was already doomed by a climate “inapt to favour the adequate”, as Epikhodov says portentously at the beginning. A generally tight cast propels the play along and spectacular set-pieces (a ghostly trance-ball; a shapeshifting magic show) provide the highlights of an uneven production from an excellent director who is a popular choice to take the festival ahead.

► 8 juillet 2021



Natural staging ... Kingdom. Photograph: Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Anne-Cécile Vandalem's haunting and deeply beautiful *Kingdom* (★★★★☆) uses – by contrast – a real forest on stage and an actual wood cabin, in which a family attempt to negotiate their place in the Siberian landscape after a retreat from the city. This forest is also threatened, but by a marauding gang of poachers dropped off by helicopter to shoot bears. A reality TV crew takes us into the intimacy of the cabin and becomes implicated as witnesses; two dogs and five child actors brilliantly complete the hyper-realistic tableau. An unpredicted deluge on opening night turned the audience into drenched, shivering wilderness-empaths, experiencing literally immersive theatre.



Artistic maturity ... Entre Chien et Loup. Photograph: Magali Dougados

Christiane Jatahy's *Entre Chien et Loup* (★★★★☆) uses onstage film in an entirely different manner, examining the perversion of collective charity. Drawing on Lars von Trier's *Dogville*, it combines live filming with subtle shifts into recorded sequences featuring additional characters. We are drawn far closer to the dark, compelling subject than in *Dogville* through our real-time implication. Jatahy alters Von Trier's ending and forces us to face the ongoing premonitions of this piece: that fascism (in her native Brazil, directly evoked) is brewed in the apparent joviality of unbridled WhatsApp groups and fertilised by the drip-drip of fake news. The deeply moving central performance by Julia Bernat adds fightback and moral outrage to the original portrayal by Nicole Kidman. The ensemble cast is perfect, creating a terrible sense of collective responsibility for individual suffering. It is a piece of high artistic maturity.

► 8 juillet 2021



We have lift-off ... *Fraternités*, conte fantastique. Photograph: Christophe Raynaud de Lage/Festival D'Avignon

Fraternité, conte Fantastique (★★★★☆) by Caroline Guiela Nguyen also concerns self-governance by a small group – in this case a diverse bunch of Arab French and Vietnamese people and an American Nasa technician, played by a cast of mostly amateurs. The setting – an antiseptic clinic “of care and consolation” – is hyperreal but the story is utterly, brilliantly improbable. The group are survivors of a cosmic mishap who are attempting, through a spectrally attuned messaging cabin, to reach out to their lost loved ones. Their grief infects the cosmos, slowing the Earth and stars to a standstill, stopping time. They then have to sacrifice their most treasured memories in order to restart the universe and give themselves a chance of final reunion, which becomes their own sacrifice. There are shades of *Interstellar* and *Solaris*, but this drama is brought down to earth by the social project of a group of people adrift in time, attempting through painstakingly negotiated joint efforts to remain tethered to absent loved ones. In many ways, like this multigenerational theatre festival itself.

- The Avignon festival continues until 25 July.

Auteur: Andrew Todd

Source : <https://www.theguardian.com/stage/2021/jul/08/avignon-festival-isabelle-huppert>